

HODIÉ GASSAMA

LES SILLONS DE MON PÈRE



Hodié Gassama

Les Sillons de mon père

© Hodié Gassama, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5889-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ADAM & NIAME

AVANT-PROPOS

Même en revenant en arrière, j'ai du mal à me rappeler exactement quand et de quelle manière j'ai commencé l'écriture de cet ouvrage. Ce qui est sûr, c'est qu'entre la mise en place du plan définitif et la rédaction des derniers chapitres s'est écoulé un temps plus ou moins long.

Un jour pourtant, j'ai rouvert l'épais cahier dans lequel j'avais consigné quelques-uns de mes souvenirs de jeunesse et les différentes étapes de mes voyages. Peu de temps après, j'ai décidé de contacter plusieurs personnes de mon entourage – sans toutefois les tenir informées de mon projet d'écriture de livre – pour leur demander davantage de précisions sur certains événements et discussions qui m'avaient paru, au demeurant, imprécis. Si quelques-uns de mes amis m'ont alors rappelé de lointains souvenirs à l'appui, notamment, d'agréables archives vidéos datant d'une époque qui n'avait rien à voir avec celle de ma vie actuelle, ce sont tout naturellement des membres de ma famille qui ont conservé la mémoire la plus affûtée et la plus prompte. Certains cousins et ma mère également m'ont fourni d'étonnants détails sur mon enfance et la vie de mon père. Ils ont, en outre, rectifié des anecdotes racontées ici et là que j'avais, autrefois, tenues pour exactes.

Très rapidement est venu le moment véritable où je devais décider de mettre entre parenthèses tous mes projets personnels et professionnels pour entamer l'écriture du livre. Avec la rédaction des premiers chapitres, ce qui n'était alors qu'une vague information sur un affront personnel, une offense à mon père, commençait à devenir une idée, à prendre corps, puis finalement à être l'histoire d'un jeune homme qui allait, parallèlement à ses études supérieures, à la recherche du passé de son père.

Bien que j'aie consacré énormément de temps à mes recherches, en raison des différents endroits que j'avais à visiter, la durée de la rédaction, quant à elle, ne s'est étalée que sur sept mois environ, c'est-à-dire allant du mois d'octobre au mois de mai. Mais à la fin, convaincu qu'un tel manuscrit devait rester caché des yeux des éditeurs, je l'ai mis de côté. Je l'ai rangé dans un petit tiroir de mon

bureau de travail, à l'issue d'une rapide relecture, pour poursuivre ma petite vie tranquille. Après tout, un mois auparavant, je devais, selon les critères de l'Institut national de la statistique et des études économiques, cesser d'être jeune pour atteindre l'étape de la vie qu'il est convenu d'appeler l'âge d'homme.

Pour autant, quelque temps plus tard, à la suite d'une longue réflexion, et par une espèce de revirement soudain, j'ai finalement décidé de retravailler le texte, puis de prendre attache avec des maisons d'éditions parisiennes pour le leur proposer. Et si, avant de recevoir leurs réponses, j'ai une fois pensé que la parution d'une œuvre qui ne prétend ni être une étude sur les relations entre la France et ses populations issues de l'immigration ni être une véritable autobiographie, pouvait me desservir (parce qu'elle a trait à un fragment de mon existence), dans la mesure même où, sans autre fortune que l'espoir, je me cherche encore pratiquement dans tous les domaines de la vie, j'ai cependant été persuadé qu'elle permettrait d'ouvrir d'autres voies et d'être source d'un nouvel essor. Peut-être m'objectera-t-on que je surestime trop l'intérêt, pour des lecteurs potentiels, de ce qui n'est qu'une œuvre de jeunesse. C'est, en tout cas, l'idée que je m'en suis fait et la raison qui m'a incité à la publier puisque, même à l'heure où j'écris ces lignes, j'ai bon espoir que la publication de cet ouvrage pourrait être la préfiguration d'autres histoires singulières, rangées quelque part dans un vieux tiroir d'une maison de banlieue industrialisée.

Toutefois, ce récit ne pourrait être vraiment utile qu'à la condition préalable qu'il permette de répondre à l'interrogation fondamentale de ceux qui se demanderont comment la France pourrait avoir expulsé un jeune homme de vingt-six ans, et adopter son fils près de trois décennies plus tard.

Une première tentative d'explication tiendrait assurément au caractère, au génie propre de ce pays, mais aussi à ses contrastes ironiques – car il y a des ironies qui ne sont possibles qu'en France. Et quelles meilleures ironies que celles de cette France, patrie des droits de l'Homme, qui les légifère pour le monde entier afin de mieux s'en détourner, qui n'est elle-même que si elle se soucie de l'univers et qui, après avoir expulsé un jeune homme, a instruit sur le banc de sa faculté son fils – le fils du banni de la République –, et lui offre maintenant les conditions de la conquête du monde contre les préjugés et contre le déterminisme de l'histoire... Mais ce n'est qu'une première explication. Et si à la fin de sa lecture le lecteur trouve sa propre réponse à l'interrogation suggérée plus haut, le livre aura en définitive justifié sa publication et son auteur aura eu

raison de bien de ses complexes. Voilà tout !

Tout au long de l'écriture du livre, je me suis trouvé confronté à deux difficultés principales. La première consistait dans la délicate conciliation des impératifs de vérité et de préservation de la vie privée de ceux dont les noms sont mentionnés dans les différents chapitres. C'est, en effet, très difficile d'écrire un récit entièrement vécu (sitôt qu'on prend la plume pour écrire quelque chose, on court le risque de dire ce qui devait être tu) quand entrent en ligne de mire les vies, les parcours et les identités d'autres personnes qui n'ont pas nécessairement cherché à être connues des lecteurs. Pour remédier à ce problème, j'ai fait le choix de décrire les événements de manière à ce qu'ils soient d'une véracité rigoureuse et d'une valeur de sceau, mais en réduisant le nombre de personnages et en interchangeant les prénoms de certains d'entre eux (seulement trois ou quatre personnages en réalité). J'ai néanmoins conservé intacts ceux des gens de ma famille, des figures publiques ainsi que ceux des personnes qui ont joué un rôle officiel. C'est donc à un équilibre subtil que je me suis tenu pour écrire ce récit authentique qui ne doit rien à la fiction, même si certains de ses dialogues, en dehors de ceux qui ont été précisés par mes interlocuteurs successifs, restent fondés plutôt sur des approximations. Aussi puisse-t-il être regardé, au-delà du temps et de l'espace, tel que je l'ai restitué.

La seconde difficulté était d'éviter de tomber dans l'écueil général qui consiste en une description des faits et des événements dans l'unique dessein d'attirer sur soi l'attention de quelques yeux miséricordieux au moyen d'une peinture trop apitoyante et trop larmoyante de sa propre condition sociale. En dépit des précautions que j'ai prises en ce sens, je mentirais si je soutenais que je suis arrivé à remédier totalement à cette difficulté. Cela est d'autant plus vrai que je suis encore jeune et ne suis par conséquent riche que de mes seuls doutes. Par ailleurs, je ne peux prétendre être forcément parvenu à prendre le recul nécessaire avec la propension bien connue, apanage de tout exercice de ce genre, à vouloir faire accroître son prestige personnel.

En somme, je ne peux finir d'écrire ces lignes d'avant-propos sans exprimer toute ma reconnaissance, d'abord à l'endroit de la personne qui a pris le temps de relire la dernière version du manuscrit, malgré un timing contraint. Ensuite, à toutes les autres personnes - elles sauront certainement se reconnaître - à l'admiration et au respect desquelles j'attache, depuis de nombreuses années, un

prix trop précieux. Enfin, elle s'adresse à ma famille d'ici et de là-bas, à l'autre bout de la planète.

Du reste, ma dette à l'égard de mes parents demeure inestimable. Ce ne serait que justice que je m'agenouille, dans ces propos, pour leur exprimer toute ma reconnaissance. En dernier lieu, je ne saurais formuler combien j'ai pu compter sur le soutien sans faille ainsi que sur la patience de la femme qui est devenue depuis quelque temps ma ravissante compagne et celle de ce livre aussi.

PREMIÈRE PARTIE
LÀ-BAS

CHAPITRE I

En France depuis moins de deux ans, mon père en a été expulsé en mille neuf cent quatre-vingt-six. Alors que je cherchais le marque-page, voilà que les vingt mots que j'y avais écrits, au sujet de mon père, vinrent me demander si je les avais oubliés. Ils étaient cachés dans un vieux roman que j'ai acquis chez un bouquiniste, rue Rambuteau.

Je posai le signet, puis j'ouvris le livre. J'entrai dans un salon aux dorures éclatantes. On y donnait une grande fête. Au moment où j'arrivais, de nombreuses personnes s'y trouvaient déjà. Des jeunes gens défilaient d'une démarche capricieuse et des vieillards, aux calvities avancées et aux visages blasés, tenaient de jolis verres remplis d'une boisson dont j'ignorais le goût. Alors, je tendis l'oreille. Ils parlaient de guerre. Ils parlaient également d'Autriche et de Pologne, d'Angleterre et de France. Ils évoquaient les acquis de la Révolution française : l'égalité entre les citoyens et la liberté d'expression. J'observai d'abord Pierre Bézoukhov. Quoiqu'on puisse dire de sa méconnaissance des mondanités et de ses maladresses, il n'était guère un homme désagréable. La société de Saint-Pétersbourg lui devait cette générosité du cœur qui, faisant défaut au prince Basile, donnait une grandeur morale à la simplicité sur l'opportunisme, et sur la cupidité. Ensuite, je rencontrai Anatole Kouraguine, un bellâtre sur lequel je ne puis dire grand-chose. C'était un jeune homme sec, aux cheveux noirs et qui était accoudé au bout d'un sofa. Il était désœuvré, avait des manières dissolues et menait une vie ennuyeuse aux crochets de son père. Enfin, j'aperçus à l'horizon le prince André, c'était un homme grand et élégant, qui avait une haute opinion de sa supériorité. Il aspirait à la perfection avec ses manières mesurées et son usage parcimonieux de la parole. J'aimais ce héros magnifique et ce perdant admirable, pour sa préférence pour la solitude, son refus des mondanités et son exigence de la pureté.

Pendant de nombreuses années, j'avais pris l'habitude d'entrer dans ce salon, afin de contempler, d'écouter et d'admirer des personnages d'un autre temps et d'un autre lieu. Néanmoins, à trente ans, nul ne s'identifie plus encore à personne, excepté peut-être à son père. Car bien que résidant dans un pays